

Les dessous des préfixes...

Louise Vigeant

Numéro 72, 1994

Scènes et cultures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1994). Les dessous des préfixes.... *Jeu*, (72), 39–48.

Les dessous des préfixes...

Le Canada serait un pays « multiculturel ». Au Québec, les politiciens disent vouloir se rapprocher des « communautés culturelles » ; lors de la dernière campagne électorale provinciale, le Parti québécois, entre autres, a officiellement opté pour les termes « communautés ethnoculturelles » ! Qu'est-ce à dire ? Que les dirigeants veulent se rapprocher des Italiens, des Grecs, des Vietnamiens, des Jamaïcains, des Haïtiens, de tous ceux que l'on appelle des néo-Québécois, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas nés ici ? Au fait, à partir de quelle génération les immigrants cessent-ils d'être « néo »-québécois ? Comment définit-on une communauté culturelle ? Par les origines géographiques ? par la langue ? Chaque tribu autochtone en Amérique représente-t-elle alors une communauté culturelle distincte ?... Dans l'enseignement, depuis quelques années, on parle d'une pédagogie « interculturelle » ; il est vrai que nos écoles francophones, longtemps « unifiées » par leur catholicité, doivent

maintenant accueillir des enfants d'origines et de religions diverses, et que cela modifie sensiblement la dynamique interne de l'école. À l'heure actuelle, *multiculturalisme*, *interculturalisme*, *ethnoculturalisme*, et d'autres néologismes comme *pluriculturalisme* ou *transculturalisme* ont envahi les différentes sphères d'activité, sans que l'on se soit véritablement attardé à étudier comment ils découpent le champ sémantique de l'hétérogène.

Que se passe-t-il donc pour que, tout à coup, on cherche une nouvelle manière de nommer une réalité — le métissage des populations — qui est pourtant loin d'être récente ? Il y a, en effet, toujours eu des immigrants ici : tout le pays n'est peuplé que d'immi-

La Tour de Babel
de Pieter Bruegel l'Ancien,
1563 (Kunsthistorisches
Museum, Vienne).
Reproduction tirée
de *Bruegel et son temps*,
Time-Life, 1971, p. 9.



grants, en vérité. Y aurait-il un flux plus important de « nouveaux arrivants » ? Proviennent-ils d'un éventail plus large de pays qu'auparavant, se regroupent-ils moins en « ghettos », de sorte qu'ils se font plus remarquer (il est certes plus facile d'ignorer l'Autre quand il est « loin », isolé dans quelque quartier de la ville...) ? Le poids économique et politique des néo-Québécois aurait-il changé ? Ou serait-ce que certaines personnes voudraient voir les citoyens d'origines diverses — ce qui inclut bien sûr les « Français » et les « Anglais¹ » — *modifier les rapports* qu'ils entretiennent les uns avec les autres ?

On le sait, les rapports entre les hommes ne sont pas chose aisée. Ni pour ceux qui arrivent ni pour ceux qui accueillent. L'ignorance, comme les réflexes de repli sur soi, de part et d'autre, ont entraîné bien des maux : l'isolement, l'incompréhension, la méfiance, les préjugés. Car l'Autre, par sa seule différence, dérange toujours un peu ; il peut même faire peur, parce qu'il semble menacer les fondements de l'idée que l'on se fait de soi. Il n'est donc pas étonnant que le sentier dans lequel on s'aventure en parlant de ces questions soit le délicat chemin de l'identité, individuelle et collective. Et je dirais qu'à l'instar de la jalousie, la méfiance est la preuve d'un manque de confiance en soi... ou en sa collectivité.

Le Québec en serait-il donc à essayer de minimiser les effets de ce « dérangement », et à engager des discussions sérieuses sur les effets du « mélange » qui fonde la culture québécoise actuelle, une culture toujours en renouvellement ?

De plus en plus, *multiculturalisme*, *interculturalisme* et autres néologismes du genre ponctuent échanges et discours dans les milieux politique, scolaire et culturel. En juin dernier à Québec, un colloque organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) était intitulé « Le théâtre : multidisciplinarité et multiculturalisme ». En mai 1994, poursuivant ses activités dites « interculturelles », inaugurées il y a maintenant près de cinq ans, le Théâtre d'Aujourd'hui a présenté des lectures publiques de textes d'auteurs nés hors Québec, choisis par un comité « multiethnique² », activités que l'on a étrangement intitulées, dans l'aura de la camaraderie communiste : « Artistes de tous les pays, unissez-vous ». Autre exemple : dans *Le Devoir* du samedi 13 août, on rapportait qu'une

La Tour de Babel
de Matthieu Merian
(1593-1650). Reproduction
tirée de *Bible et Archéologie*,
d'André Parrot, Paris,
Delachaux et Niestlé,
1970, pl. III.



1. Je mets ces termes entre guillemets, car je ne sais vraiment pas ce qu'ils désignent ; les Anglais au Québec, c'est-à-dire les personnes dont la famille serait originaire d'Angleterre, ne sont qu'une infime proportion de ceux qu'on désigne ainsi au Québec.

2. Notons, ici, le bon usage des préfixes : les activités *interculturelles* visent la rencontre, alors que le groupe *multiculturel* est tout bonnement composé de gens d'origines diverses.

polémique avait éclaté dans le milieu littéraire à la suite de la création, aux Éditions Balzac, de la collection « Autres Rives », certains criant à la création d'un « nouveau ghetto littéraire », d'autres voyant là un geste de « discrimination positive ». Même *Jeu*, en proposant à ses lecteurs un dossier sur la présence des néo-Québécois au théâtre, emboîte le pas. Or, n'est-ce pas là tomber dans le piège que l'on veut éviter socialement, à savoir pointer du doigt qui l'on voudrait voir intégré à la communauté ? Peut-être bien. Mais il me semble tout de même utile de réfléchir aux réalités que recouvrent les néologismes dont j'ai parlé précédemment, question de mettre les pendules à l'heure et de voir si nous parlons tous de la même chose quand nous les utilisons, question aussi d'interroger la société que nous sommes en train de bâtir.

Multiculturalisme, interculturalisme, transculturalisme...

Certains détestent les néologismes, par définition, oserais-je dire, puisqu'ils prétendent qu'on ne sait pas ce que veulent dire ces mots nouveaux. Or le flottement dans la définition d'un mot nouveau ne tient-il pas justement de l'imprécision de la chose même qu'il est censé désigner ? Ainsi en est-il, il me semble, des mots : *multiculturalisme*, *interculturalisme*, *pluriculturalisme*, *transculturalisme*, souvent employés (ou compris) indifféremment. Pourquoi le recours à tant de préfixes différents pour tenter de désigner un aspect de la culture qui, faute de ces néologismes, ne serait pas *nommé* ? Je pourrais radicalement proposer de les bannir tous, en prétextant que le champ sémantique du mot « culture » est suffisamment vaste pour englober toutes les dimensions de « l'expression de la vie sociale³ », et je ne serais pas la première à le faire⁴. J'avoue même que plus j'y réfléchis, plus cette option me paraît alléchante. Mais, puisque de tels néologismes sont créés et employés, parfois par effet de mode (surtout s'ils le sont...), il faut examiner leur usage afin de saisir, s'il en est, la différence des enjeux selon le choix de l'un ou l'autre des préfixes disponibles. Peut-être sont-ils le signe manifeste des « étapes » menant à cette culture (utopique) où ils ne seraient plus nécessaires... Chose certaine, si on les a forgés, c'est qu'ils dénotent une part des expériences qui composent une réalité quotidienne bien mouvementée, dont les contours doivent toujours être redéfinis.

Parmi les néologismes mentionnés, le mot *multiculturalisme* est, je crois, le plus populaire. Le préfixe latin *multi-* est suffisamment répandu pour que l'on saisisse d'emblée que ce dont on parle est marqué du signe de la *multiplication* ! Il n'y aurait pas *une* mais *plusieurs* cultures, et c'est le terme *multiculturalisme* qui est privilégié par les ténors de la politique fédéraliste aux yeux de qui le Canada est un pays *multiculturel*, c'est-à-dire un territoire où se côtoient plusieurs cultures parce que les habitants y sont de souches *multiples* : française, anglaise, polonaise, grecque, italienne, allemande, indienne, vietnamienne, haïtienne, et j'en passe, bien sûr, chacun y allant de l'expression de sa singularité, et tous, dans cet esprit, étant considérés sur un pied d'égalité. Cependant, outre le fait de désigner cette hétérogénéité, ce terme, comme celui de *pluriculturalisme* qui lui ressemble, ne dit rien des *rappports* qu'entretiennent ces citoyens les uns avec les

3. C'est ce que désigne la culture selon Josette Féral, dans *la Culture contre l'art — Essai d'économie politique du théâtre*, Sillery, Presses Universitaires du Québec, 1990, p. 16.

4. Voir l'article de Solange Lévesque « L'œil de la culture — Un regard sur le travail de Robert Lepage » dans *Possibles*, vol. 17, n° 2, printemps 1993, p. 67-76, et, dans le même numéro, celui de Jean Marcel, intitulé : « Go East, young man ! », p. 63-66.

autres ; il ne nous informe pas non plus sur la manière dont tout cela se conjugue pour constituer la culture *canadienne* (à moins que le Canada ne soit en vérité qu'une simple addition). Il s'en trouve même pour affirmer que le terme *multiculturalisme*, en soulignant les différences entre les gens, ne fait que les entretenir. Souvent, d'ailleurs, la véritable expression de ces différences se réduit à des manifestations folkloriques, ce qui met l'accent sur le passé et nourrit la nostalgie plutôt que de rapprocher les gens dans le présent. En effet, une simple juxtaposition des traditions ne garantit pas leur « rencontre ». Il ne faut pas marcher en ligne droite si l'on veut rencontrer l'autre⁵, mais multiplier les lignes obliques pour que des connexions se fassent.

On peut maintenant deviner pourquoi certains, insatisfaits de *multiculturalisme*, ont forgé d'autres termes comme *interculturalisme* ou *transculturalisme*, à partir de préfixes désignant un type de *relation* plutôt que le *nombre* (*trans-* a le sens de « au-delà de », « à travers », et marque le passage ou le changement ; *inter-* veut dire « entre », et exprime l'espacement, la répartition ou une relation réciproque). En privilégiant l'un ou l'autre de ces termes, on voudrait encourager un certain décloisonnement des groupes, provoquer des « courts-circuits » entre les cultures plutôt que de se limiter à observer la variété des phénomènes culturels. C'est la position, par exemple, de la revue *Vice Versa*, qui se désigne comme un « magazine transculturel » et qui publie des textes en langues différentes sur des sujets connexes.

Le mot *interculturalisme* qui désigne, de par ses racines mêmes, un échange entre les cultures souffre de sa proximité avec le terme *internationalisme*, tel qu'utilisé par les communistes ; ces derniers disaient vouloir abolir les frontières pour se consacrer à la libération du prolétariat de tous les pays. Certains intellectuels évitent ce mot depuis qu'un tel mouvement de pensée est tombé en désuétude... Non seulement le mot a-t-il un petit parfum soixante-huitard, mais il force également à interroger cette idéologie qui a foulé du pied (avec des bottes militaires !) bien des individualités. Car c'est au nom de cet internationalisme prolétarien que Budapest fut envahie en 1956, Prague en 1968, l'Afghanistan en 1979. Les mouvements de dissidence ont su, souvent par le recours à l'ironie (perceptible dans les œuvres de Milan Kundera ou de Václav Havel, par exemple), faire voir les tendances fascistes d'une telle mentalité, qui s'obstine à refuser la pluralité. Plusieurs milieux européens préfèrent ainsi *transculturalisme* à *interculturalisme*.

Qui suis-je ? qui êtes-vous ? qui sommes-nous ?

Au départ, donc, se pose l'immense question du rapport entre les individus, question qui sonde automatiquement le terrain de la perception que chacun a de lui-même. Il y a soi et il y a l'Autre, mais ne sommes-nous pas irréductiblement l'Autre de quelqu'un ? En effet les « critères » distinctifs ou les modes de regroupement pullulent : la couleur de la peau, l'origine ethnique, la langue, le sexe et les affinités sexuelles, la religion, le statut social... Toutes les « excuses » sont bonnes pour exclure « l'Autre », c'est-à-dire la différence : pauvreté, infirmité, excentricité (culinaire, vestimentaire, comportementale),

5. Voir à ce propos la préface de Claude Sahel dans « La tolérance », n° 5, série « Morales » de la revue *Autrement*, septembre 1991, p. 12-17. Soulignons que l'ensemble de ce numéro est passionnant.

langue, culture, etc. ; et que dire de la discrimination dont est victime celui qui est plus gros que les autres, ou plus laid, ou plus intelligent, ou plus curieux ! Bref, on se définit par différenciation. Mais, c'est à cela, surtout, qu'il faut réfléchir : cet Autre, comment le traite-t-on ?



Notre collectivité
ne doit pas
se fonder
sur l'assimilation
des minorités
par la majorité ;
elle doit plutôt
reconnaître le fait
que l'apport
de chacun
contribue à définir
l'ensemble.



L'Histoire et l'actualité nous offrent une foule de réponses à cette question, qui vont de l'indifférence à l'exclusion, en passant par l'asservissement ou la tentative d'assimilation de l'Autre, ou encore, plus positivement, de la curiosité à l'attrait et au partage. Un certain sentiment de supériorité (perception de soi malheureusement fort répandue) a été et est encore la source de grandes violences : intimidation, exploitation, oppression, jusqu'à l'horreur de l'extermination de l'Autre, jugé sans valeur. L'ethnocentrisme, qui a accompagné tous les mouvements de colonisation et qui a proposé comme modèle culturel les grandes puissances européennes, a entraîné l'acculturation, soit l'effacement presque complet des particularités du peuple colonisé en une uniformisation malheureuse des comportements. L'humanisme des Lumières, au XVIII^e siècle, concevait la civilisation planétaire sur le modèle européen. Au XX^e siècle, le « rayonnement » culturel d'une société se mesure à sa puissance économique. L'exemple des États-Unis est probant : ce pays profite largement de ses moyens de production et d'exportation pour répandre ses « biens culturels » sur toute la planète, les « moyens » américains étant nettement plus considérables que ceux des pays importateurs. Ainsi l'omniprésence américaine par la télévision, le cinéma et la musique contribue-t-elle largement à l'américanisation des comportements, des habitudes vestimentaires et alimentaires, voire des rêves⁶.

À bien y réfléchir, on se rend compte que même la tolérance, habituellement perçue comme un sentiment noble, peut constituer une certaine forme de condescendance. En effet, si nous « tolérons » l'Autre, n'est-ce pas par magnanimité, donc, encore une fois, parce que nous nous croyons dans une position de force qui légitime notre jugement ? Ne s'agit-il pas alors d'une forme d'indulgence, comme si nous « voulions bien accepter » l'Autre ? C'est toujours le plus fort qui tolère le plus faible... Cependant, si le plus fort est intelligent, il *comprendra* qu'il est en position de force et se servira de cette « conscience » pour contrer ses possibles tendances à l'intimidation. La tolérance, qui suppose au moins la capacité d'écouter, et même si elle repose sur un sentiment aussi « fragile » que la pitié, constitue néanmoins un terrain plus propice au dialogue que l'indifférence et, bien sûr, que le rejet pur et simple. De fait, la tolérance est positive quand elle se présente comme l'envers de l'intolérance.

Qui sommes-nous ? Notre collectivité ne doit pas se fonder sur l'assimilation des minorités par la majorité ; elle doit plutôt reconnaître le fait que l'apport de chacun contribue à définir l'ensemble. Si tel est le cas, alors nous pourrions parler de la possibilité d'un échange véritable et d'une transformation réciproque, dans un but de construire une société du *présent*, consciente d'être un lieu où des hommes et des femmes ont choisi de vivre *en commun*, précisément.

6. Lire à ce propos *la Conquête des esprits — L'appareil d'exportation culturelle américain*, un ouvrage d'Yves Eudes, publié à Paris, chez François Maspéro, en 1982.

La réalité de l'immigration

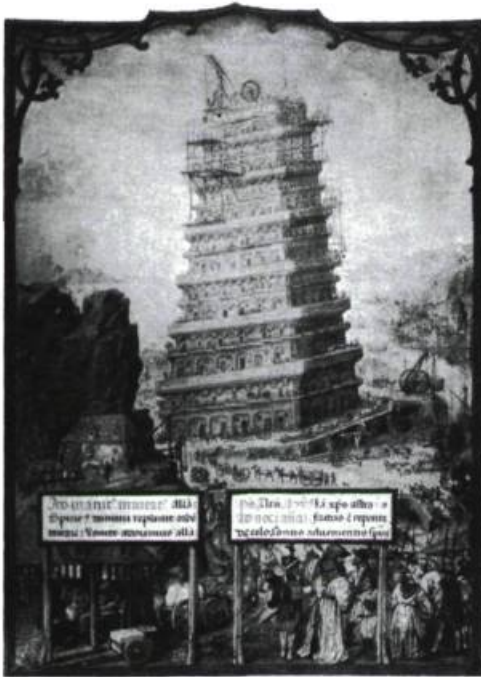
L'épreuve de l'exil est certainement une expérience marquante si l'on examine la place que ce thème occupe dans la littérature. Dans la dramaturgie québécoise, l'œuvre de Marco Micone a rendu compte des sentiments de dépossession des immigrants et des difficultés d'adaptation à une nouvelle vie, et celle de David Fennario a su dépeindre les points de vue divergents des communautés française et anglaise. De Marco Micone, *Addolorata*, *Gens du silence* et *Déjà l'agonie* ont constitué longtemps les seuls échos des peines, des efforts, des échecs et des succès de l'intégration des immigrants à Montréal, dans ce cas-ci des Italiens. Récemment, plusieurs voix se sont ajoutées à celle de Micone pour dire les conditions dans lesquelles se vit l'exil, celles de : Mona Latif, Abba Farhoud, Pascale Rafie, Alberto Kurapel, Miguel Retamal, Pan Bouyoucas, Khaldoun Imam, Wajdi Mouawad. Leurs textes parlent autant des habitudes et attitudes particulières d'individus soudainement coupés de leurs racines que de la société qui les accueille. Certains auront été étonnés par l'image que ces auteurs offraient du Québécois « pure laine », au point que chacun sera appelé à revoir ses certitudes. Et ce grâce au phénomène même de la représentation qui offre de la réalité non un reflet, comme on le croit parfois naïvement, mais une interprétation parfaitement subjective. C'est à partir de ces interprétations que l'on peut le mieux comprendre les inquiétudes de chacun. Du souvenir du pays perdu, entretenu par les immigrants de la première génération, et fréquemment sublimé, à la difficulté pour leurs enfants d'être acceptés et de se trouver une place dans ce Québec encore lui-même incertain de son avenir, en passant par toutes les angoisses reliées aux causes qui ont provoqué l'exil, les thèmes sont riches d'émotion et de sens.

Devant la singularité de l'expérience de vie de l'immigrant, Marco Micone, écrivain et professeur, a développé le concept de *culture immigrée* afin d'aider les jeunes à respecter leurs origines autant qu'à prendre part le plus pleinement possible à la vie sociale québécoise. « Toute personne qui émigre, dit-il, s'engage dans un processus de transformation inéluctable déterminé par des structures collectives mais aussi par sa propre individualité. Sa culture n'est plus celle du pays d'origine, ni encore celle du pays d'accueil. Le migrant possède sa propre culture : la culture immigrée. Celle-ci rend compte de son passé, de la rupture récente et de son devenir⁷. » Dans ce contexte, l'entretien de la mémoire est indispensable, indissociable du respect que chacun doit vouer à ses parents. Que le passé soit connu et compris évite que la honte — qui apparaît quand la différence est mal assumée — ne germe chez ceux qu'aveuglent les difficultés d'intégration dans un présent chaotique. Par ailleurs, le droit à la différence est reconnu plutôt qu'annihilé, afin que les jeunes envisagent positivement l'avenir. L'objectif est de dépasser une condition qui n'existe plus, mais sans nier le passé ni trahir ses origines. À ce moment seulement, il devient possible que le contenu même des productions



La Tour de Babel, illustrée dans un manuscrit enluminé du Moyen Âge, le Livre d'Heures du duc de Bedford (British Museum, Londres). Reproduction tirée de *Bruegel et son temps*, Time-Life, 1971, p. 97.

7. Marco Micone, « De l'assimilation à la culture immigrée », *Possibles*, vol. 14, n° 3, été 1990, p. 62.



La Tour de Babel, illustrée dans le *Bréviaire Grimani*, 1515 (Biblioteca Nazionale Marciana, Venise).
Reproduction tirée de *Bruegel et son temps*, Time-Life, 1971, p. 97.

culturelles change puisque les artistes néo-québécois se rallient alors à un discours autre que celui qui parle essentiellement de l'exil, soit un discours qui embrasse toutes les dimensions de la vie.

Certains prétendent que le nationalisme des uns nuit à l'ouverture vers les autres. Les néo-Québécois, par leur double expérience de déracinement et d'intégration dans une société nouvelle, soutenus par l'espoir qu'ils mettent dans leur nouvelle vie, peuvent contribuer à développer ici l'idée que le nationalisme n'est pas une affaire de sang et de sol. « Il y a, en effet, comme le dit Alain Finkielkraut, une contradiction insurmontable à vouloir fonder l'hospitalité sur l'enracinement⁸. » Ainsi une nation peut-elle se définir, sur une base contractuelle et non pas ethnique, par le projet de société qu'elle décide de se donner. Adhérant d'abord et avant tout aux principes démocratiques, nous pourrions dire comme cet historien français du XIX^e siècle, Fustel de Coulanges, que cite Finkielkraut : « Ce qui distingue les nations n'est ni la race ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances⁹. » Les Québécois d'origine, les Canadiens français comme on les appelait avant la Révolution tranquille, ne sont-ils pas bien

placés pour comprendre les désirs de reconnaissance des différences, l'expérience de la dépossession, et celle — non moins réelle — d'appartenir à un groupe minoritaire ? Ne sont-ils pas bien placés pour connaître le poids d'une morale religieuse étriquée ? Et ce que peut signifier pour des gens de laisser la campagne pour aller travailler dans les manufactures et les industries à la ville, comme l'ont fait nombre d'immigrants italiens¹⁰ ? Ou encore, bien que ce soit à un degré moindre que chez les immigrants, ne connaissent-ils pas aussi l'angoisse de la difficulté à parler leur langue, eux qui ont souffert longtemps d'une trop pauvre éducation et qui ont subi les conséquences de la supériorité de l'anglais dans le monde du travail ? Ne pourrait-on avoir envie collectivement « d'autre chose » ?

Comme la culture n'a rien d'immuable, il faut prendre garde à ceux qui la limitent à la protection du patrimoine. La culture est vivante et se transforme continuellement au contact des autres, qui proposent des idées, des modèles, des comportements hétéroclites. La romancière Bianca Zagolin l'écrivait récemment : « Grâce aux écrivains néo-québécois, non seulement l'émigration vient-elle s'ajouter aux mythes de la littérature québécoise, mais de plus, cette dernière s'enrichit de tout un nouveau répertoire de décors, de masques et de symboles¹¹. » Si l'attitude du groupe majoritaire a déjà encou-

8. Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 127.

9. *Ibid.*, p. 45.

10. Marco Micone a déjà souligné certaines de ces ressemblances. Voir l'article cité plus haut.

11. Bianca Zagolin, « Littérature d'immigration ou littérature tout court ? », *Possibles*, vol. 17, n^o 2, printemps 1993, p. 62.

ragé un sentiment d'infériorité chez l'immigrant¹², auquel se rattache une pénible impression de non-légitimité, cette majorité se doit aujourd'hui de reconnaître la contribution des immigrants à la vie économique, sociale et culturelle québécoise. Plus que jamais nous avons une responsabilité commune dans l'établissement des conditions de notre vie future commune.

Le nationalisme n'est pas une affaire de sang et de sol

Ceux qui ont peur du nationalisme ont raison : il suffit de regarder les horreurs commises en son nom, dans le passé comme aujourd'hui. Les promoteurs de la Grande Serbie n'ont rien à envier aux nazis ; le même nationalisme simpliste et démagogique commande leur action et entraîne cette « purification ethnique » que la communauté internationale met tant de temps à reconnaître comme un génocide. Cette idéologie xénophobe, cette mythomanie, est-il nécessaire de le dire, n'aura jamais l'appui de la majorité ici. Dans son bouleversant ouvrage *Comment peut-on être croate ?*, Alain Finkielkraut déclare : « La force destructrice du nationalisme ne doit pas nous faire perdre de vue que la nation est aussi le cadre dans lequel l'expérience de la démocratie a pu se déployer¹³. »

Si des mouvements nationalistes de droite ont mené au totalitarisme, on doit reconnaître que certaines luttes nationalistes ont permis l'affranchissement de populations aux prises avec des régimes répressifs. Aussi n'est-ce pas le nationalisme en soi qui est dangereux, mais ce que l'on en fait. Si le nationalisme se vit comme une obsession de la « pureté », l'intransigeance et la persécution seront au rendez-vous.

Par contre, le nationalisme peut aussi s'entendre comme la recherche d'autonomie d'un groupe, lequel se serait constitué à la suite d'événements historiques et sociopolitiques. Il peut aussi être l'occasion d'une alliance, dans le but de promouvoir des valeurs communes. Aussi, faut-il, selon l'expression de Guy Scarpetta, que le nationalisme soit « autre chose que lui-même », qu'il ne soit pas sa propre justification, mais bien « le signifiant localisé de valeurs d'universalité¹⁴ ».

Nous avons beaucoup à gagner à inclure tout le monde dans un projet de société qui pourrait se fonder sur d'autres valeurs que la productivité, la rentabilité et l'individualisme, valeurs qui sont en train de s'imposer à travers l'Amérique du Nord, mais qui réduisent la liberté à celle de « consommer ». Pourquoi, par exemple, ne pas se prononcer pour la justice sociale et promouvoir l'équité et la solidarité ? Riches de toutes les expériences, heureuses et malheureuses, vécues en divers pays, les Québécois de toutes les souches peuvent espérer mieux dans l'avenir. Justement parce que nous jouissons d'un niveau de vie enviable, nous pouvons miser sur l'ouverture d'esprit et de cœur pour partager ce que nous avons et peut-être aussi suggérer que là ne s'arrête pas la qualité de la vie. Ne peut-on affirmer et défendre que le bonheur est aussi fait de poésie et d'imaginaire, que la vie de l'esprit comme la vie matérielle peut s'enrichir ? Et ce « soin de l'âme¹⁵ », ce sont surtout

12. Ce qui explique en grande partie des réactions comme la peur de s'afficher, la peur de l'échec, qui entraîne à son tour l'abandon scolaire (on voit le cercle vicieux qui maintient bien des jeunes dans la pauvreté).

13. Alain Finkielkraut, *Comment peut-on être croate ?*, Paris, Gallimard, 1992, p. 38.

14. Guy Scarpetta, *L'Éloge du cosmopolitisme*, Paris, Grasset, 1981, p. 23.

15. L'expression est d'Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, p. 166.

les artistes qui en ont la charge. C'est pourquoi il faut les écouter. Et surtout, d'abord, leur donner les moyens de parler.

Et pourquoi pas le cosmopolitisme ?

Dans son *Éloge du cosmopolitisme*, Guy Scarpetta plaide pour l'hétérogénéité devant les tendances à l'uniformisation et à la banalisation, parle de convergence des idées plutôt que de conversion, mise sur l'ouverture pour combattre le narcissisme. En démontrant comment le dispositif idéologique de « l'enracinement¹⁶ » est la source du chauvinisme et de la xénophobie, il soutient que c'est sur le respect de l'individualité (bien différente de l'individualisme) que se bâtit une communauté universaliste, et non dans les tentatives d'assimilation du minoritaire par le majoritaire. « Le cosmopolitisme, écrit Scarpetta, c'est le mouvement qui pousse chaque sujet tout à la fois à s'affranchir de ses « racines », de ses liens à la communauté, et à tenter librement d'autres branchements, d'autres connexions, d'autres formes de regroupement, ignorant ou traversant les « limites » d'appartenance¹⁷. »

Ainsi la prolifération vaut-elle mieux que l'homogénéité, et la « circulation infinie des nominations¹⁸ » mieux que le patriotisme simpliste. Guy Scarpetta appelle à la vigilance et invite à « risquer » de nouvelles expériences : « S'il y a une éthique minimale de ce cosmopolitisme, elle ne consiste pas seulement à « écouter les différences » (encore moins à les « tolérer »), mais à saisir ce qu'il y a d'universel dans ces différences et ces altérités, et à s'y impliquer [*sic*], jusqu'à être percuté, remis en question, soi-même déplacé¹⁹. » Vue sous cet angle, la culture peut être ce qu'elle devrait toujours être : un lieu de mouvance, de mutation, où les expériences des uns instruisent les autres.

Les bienfaits de la contamination

Le défi, pour celui qui vient d'ailleurs, c'est de passer « de la nostalgie territoriale à l'acceptation de l'exil²⁰ », et, pour celui qui accueille, d'aller au-delà des plaisirs qu'offre l'exotisme — la cuisine et la musique ethniques²¹, le ravivement des souvenirs de voyage — pour aller vers une pleine reconnaissance de l'autre dans son *individualité*. Pour les deux, il s'agit de participer aux discours qui sont *actuels* et d'éviter les pièges qui se dressent de tous côtés : la « crispation folklorique » chez l'immigrant, le repli sur soi du groupe majoritaire, et l'autoproclamation à laquelle résistent mal et l'un et l'autre. Il y a de la place entre les extrêmes que sont la glorification des archaïsmes et l'assimilation des divergences, l'exacerbation des différences et la dissolution dans l'anonymat, l'émiettement et la standardisation.

C'est d'abord à l'école que l'ignorance, ferment des préjugés, doit être combattue. En diversifiant les références littéraires et culturelles, en transmettant des connaissances

16. Dont pourrait faire partie, par exemple, un roman comme celui du chanoine Groulx, publié en 1922, *l'Appel de la race*.

17. *Op. cit.*, p. 257.

18. *Ibid.*, p. 22.

19. *Ibid.*, p. 197.

20. *Ibid.*, p. 118.

21. Peut-on affirmer que tous ceux qui dansent avec bonheur sur des rythmes *reggae*, ici ou lors de voyages, ne tiennent jamais de discours raciste ?



La culture
est vivante
et se transforme
continuellement
au contact
des autres, qui
proposent des idées,
des modèles,
des comportements
hétéroclites.



géographiques et historiques, en multipliant les rencontres entre enfants d'origines diverses, ainsi que les cours de langue, les écoles contribueront à éliminer les clichés et les stéréotypes. Alors l'Autre ne sera plus perçu comme une menace mais aiguisera une saine curiosité. La solidarité pourra, dans ces circonstances, ne pas être un vain mot.

On a joué sur nos scènes, depuis quelques saisons : *le Cerf-volant*, de Pan Bouyoucas, *Partie de cache-cache entre deux Tchécoslovaques au début du siècle* et *Journée de noces chez les cromagnons* de Wajdi Mouawad, *l'Histoire inachevée* de Khaldoun Imam, *l'Oiseau d'or* de Vladimir Ageev, *la Espera* de Miguel Retamal ; on jouera en 1995

Alphonse de Wajdi Mouawad et *Jeux de patience* d'Abla Farhoud. Comme dans le cas du théâtre jeune public, les artistes qui nous offrent ces créations résistent à une « étiquette ». Ils font du théâtre, point. D'ailleurs, si l'on ne dit pas « théâtre culturel », pourquoi dirait-on théâtre *multiculturel*, *interculturel* ou *pluriculturel* ? Et me voici revenue à la case départ : il faut abandonner ces termes, sauf si, bien entendu, un tel rejet signifiait que l'on nie la réalité qu'ils nomment, c'est-à-dire le fait que la société d'aujourd'hui est mixte et que la culture qu'elle produit est le résultat d'une convergence des particularismes. ◆



La Tour de Babel de Pieter Bruegel l'Ancien (collection Van Beuningen), reproduction tirée de *Bible et Archéologie* d'André Parrot, Paris, Delachaux et Niestlé, 1970, pl. II.